

## *Ce ne sera pas la fête ce soir à Ouro Preto*

Nous roulons depuis 11 h du soir. Le bus devrait arriver à 5 h du matin à Ouro Preto, l'ancienne capitale du Minas Gerais. Par la fenêtre, le ciel piqueté d'étoiles à perte de vue dessine un paysage chaotique mais assez peu élevé, sans doute recouvert de forêts. Nous faisons halte de temps à autre dans de petites villes dont je ne retiendrai pas le nom indien chantant et mystérieux. C'est bien à peu près tout ce qui reste des anciens habitants, parqués ou réfugiés dans des contrées inaccessibles de l'immense Brésil. Élise dort, la tête sur mes genoux. Impossible pour moi de tomber dans les bras de Morphée, alors que faire d'autre que de repenser aux deux dernières journées passés à Petrópolis ?

Je pense, mais je grelotte surtout, car le chauffeur du bus a mis en route la climatisation à fond malgré les récriminations de certains passagers. Moi qui pensais pouvoir me réchauffer pendant ce voyage alors que j'ai eu rarement aussi froid qu'à Petrópolis où il faisait neuf degrés ! Je suis pourtant habituée à des températures nettement plus basses, mais, ignorant que la *Serra dos Órgãos* (la montagne des orgues), aux alentours de huit cents mètres, pouvait faire des siennes en plein hiver austral, je n'ai pas emporté de vêtements chauds.

Nous arrivons à l'heure prévue à Ouro Preto qui dort encore. Le bus s'arrête en bas d'une rue pavée très pentue et il s'agit de trouver maintenant une *pousada*. Nous prenons la direction du

centre avec nos bagages sur une route pavée. Par bonheur, pas trop loin, nous en apercevons une dont la porte ouverte semble nous attendre. Oui, deux chambres seront libres dans trois petites heures après le départ des hôtes et le passage de la femme de ménage.

« Prenez donc place dans la salle à manger et servez-vous ! » nous dit-on. Fatiguée et grelottante, je dévore avec l'impression que rien ne pourra me rassasier et me réchauffer, mais les petits-déjeuners brésiliens sont si fantastiques que je ne tarde pas à me sentir mieux.

Une pianiste brésilienne d'une quarantaine d'années qui, elle, va quitter les lieux dans quelques heures, n'arrête pas de nous poser des questions et de s'extasier sur ma fille qui dort dans mes bras. Une femme charmante spécialiste de la musique sacrée à laquelle Genara n'ose pas dire qu'elle est diplomate comme si elle avait honte d'avouer son appartenance à l'élite.

Je rêve d'un lit mais, dehors, la ville se réveille pour un autre jour de découverte. Pas question de se laisser aller.

\*

Élise se laisse choir après le déjeuner sur la marche d'entrée d'une maison, l'air buté : elle ne fera pas un pas de plus, elle en a assez de parcourir ce pays démesuré. Je prends place à ses côtés et soupire. Que ma fille de neuf ans arbore une attitude blasée, voilà qui me déconcerte et me révolte ! À son âge, mon univers n'allait guère au-delà de ma rue ainsi que des fermes de mes proches parents si bien que mes premiers voyages à la fin de l'adolescence me firent l'effet d'un pur enchantement.

Dans la galerie d'art où nous venons d'entrer, je renifle trois ou quatre fois d'un air mécontent : une fois de plus, une odeur suspecte flotte autour de mon enfant. Il va falloir régler ce problème une fois pour toutes ! Tandis que la petite à laquelle n'a pas échappé mon froncement de sourcils s'éloigne avec Léo et Genara vers la sortie, je descends dans les caves du bâtiment où sont accrochées d'immenses photographies en noir et blanc qui me laissent de glace. Seules les voûtes de cet antre souterrain qui portent les stigmates de deux à trois siècles retiennent mon attention, leur noirceur malsaine et suintante évoquant un passé de cachot lié à l'esclavage et à l'exploitation de l'or et de pierres précieuses. C'est là l'envers des façades claires et gaies, une réalité insoupçonnée de la rue. De retour au rez-de-chaussée, j'essaie de trouver quelque intérêt aux installations abracadabrantes qui semblent là aussi dans ce coin du monde fort à la mode. Je profite de la diversion provoquée par de nouveaux arrivants pour m'éclipser discrètement et ainsi éviter de présenter un visage glacial à l'artiste assise à l'entrée.

Je rejoins dehors le trio qui m'attend au pied d'une fontaine au milieu d'une grande place entièrement vide où se dessinent les ombres des maisons. « La finale va commencer entre la France et le Brésil dans une demi-heure, dit Genara. Tous les gens sont maintenant dans les cafés. » Une coccinelle gris souris grimpe poussivement sur les pavés inégaux avec ses crachats de gaz. Un peu plus haut, un Noir avec casquette et baskets en descend et accroche deux énormes hauts-parleurs à des réverbères comme s'il n'y en avait pas encore assez. Des guirlandes vert et or de papier frangé partout : on se prépare à une fête d'enfer. « Mon

pays va gagner, c'est sûr », lance Genara à Léo qui se contente de sourire. « Ce n'est quand même pas une affaire d'État, si ? » dis-je. La jeune fille hausse les épaules.

Nous prenons place dans une taverne très fraîche où une foule électrique emmaillotée dans les couleurs nationales parle haut et fort. La propriétaire des lieux, une Belge, vient nous saluer. « Vous savez, dit-elle, je suis très partagée entre la France et mon pays d'adoption. Cela fait vingt ans que je vis ici et cela me peinera si le Brésil perd. » Le match commence peu après et les femmes ne sont pas en reste pour s'époumoner, donner du poing sur la table, se prendre la tête dans les mains de désespoir, marmonner leur rage, se tenir les côtes dans une attitude menaçante et nous regarder d'un œil mauvais car, pour ces gens, c'est clair, nous sommes des gringos de France. Léo, les yeux braqués sur l'écran, semble indifférent.

Dépassée par cette atmosphère hystérique, je quitte les lieux pour aller me promener tranquillement. Je retourne sur la place au pied de la statue de Joaquim da Silva, surnommé Tiradentes (Tire-dents, car il a exercé les fonctions de dentiste), un héros national symbolisant le mouvement républicain d'indépendance. Il fut exécuté et écartelé pour avoir osé remettre en cause la mainmise de la monarchie portugaise de droit divin grugeant le Brésil. L'endroit, très animé une petite heure auparavant, dort sous la torpeur des derniers rayons du soleil couchant. Aucune silhouette humaine, pas un bruit. Les vendeurs de bibelots en pierre de savon ont rangé leur marchandise et fui eux aussi dans les cafés. Sans les voitures en bordure des trottoirs, on pourrait se croire au dix-huitième siècle. On bascule dans le passé colonial

portugais des maisons blanchies à la chaux aux hautes ouvertures colorées et aux balcons ouvragés.

Je me rafraîchis à des fontaines murales, je passe devant le musée de l'Indépendance et celui de la minéralogie, je hoche la tête devant des églises dont l'art baroque dramatique et outrancier du célèbre architecte et sculpteur Aleijadinho me laisse perplexe. Ce matin, après la visite de la galerie d'art, nous en avons visité plusieurs, si richement décorées qu'on se demande où se niche la spiritualité. De l'or qui dégouline de partout, extrait par les esclaves noirs dans les mines environnantes à partir du dix-huitième siècle. De l'or caché sous des paillettes de fer, d'où le nom d'Ouro Preto (Or noir) donné à la ville. De l'or extrait de la souffrance et de la mort. Nous nous sommes rendus hier en fin d'après-midi en bus dans une grande mine désaffectée. À aucun moment, le Noir qui nous accompagnait dans le petit train à crémaillère ne nous a regardés en face : davantage que la haine, la peur du Blanc reste palpable comme inscrite dans les gènes, me suis-je dit.

Personne dans les venelles serpentant abruptement vers l'une des collines de la ville très vallonnée, culminant jusqu'à mille deux cents mètres. La vie s'est agglutinée derrière les persiennes closes autour de la boîte à images et retient son souffle, car, ce soir, on distille à la planète entière un suspense extraordinaire dont les Brésiliens vont être les rois. Au fur et à mesure que je monte, les voix des journalistes sportifs et les exclamations des téléspectateurs se font plus rares, puis plus aucun son : ici, pas de télé, il n'y a pas grand-chose, il n'y a rien que la misère.

*Une femme accoudée à sa fenêtre me lance un regard torve  
Un homme aviné hurle des insultes  
Des enfants à l'air dégénéré s'amusent avec une boule de chiffons  
Des chiens fouinent dans des ordures  
Des maisons en briques et en parpaings  
Beaucoup de tôles  
Des hardes sèchent sur des fils  
Des odeurs d'égouts  
Ici pas d'antennes*

Il vaut mieux rebrousser chemin, je ne suis pas la bienvenue. Je m'en reviens vite comme si j'avais échappé à un grand danger et je m'assois dans le bar auprès de Léo qui boit bière sur bière depuis que la France a marqué deux buts. Après le troisième, il ne peut s'empêcher de pousser un cri de victoire. L'accablement des Brésiliens est perceptible, des poings tapent sur la table, des larmes coulent, des imprécations fusent. Genara, le menton dans sa main, a l'air effondrée. La dame belge revient : « Vraiment, mon cœur balance. Je vous félicite quand même et nous allons boire ensemble une bière à votre victoire. »